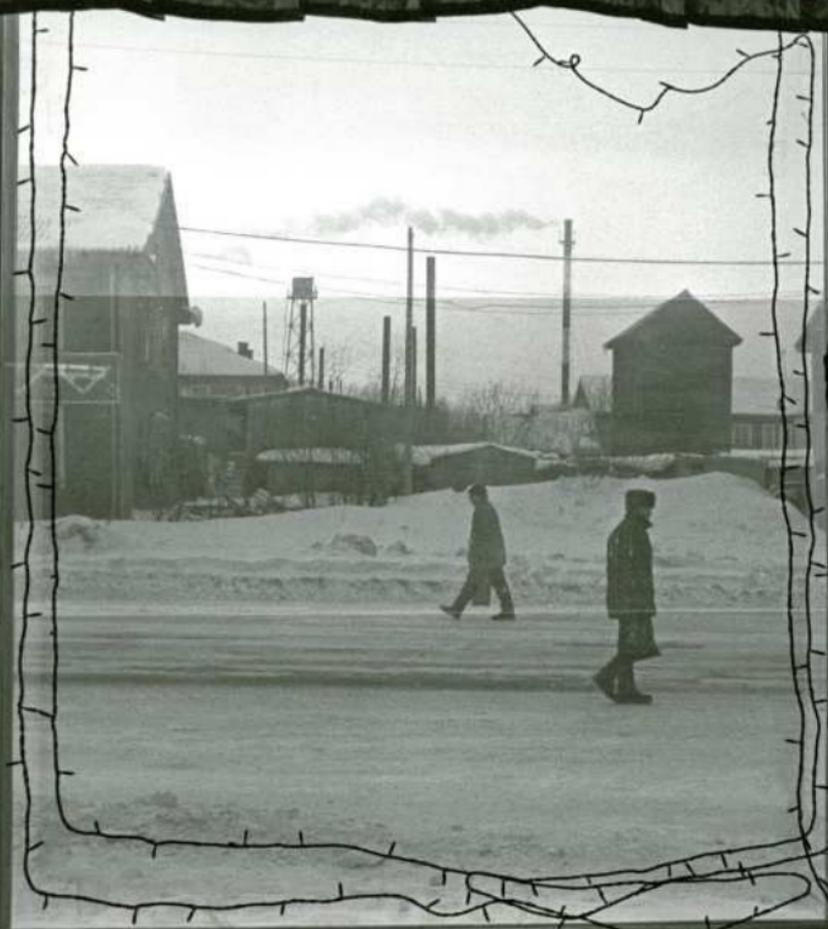


Martin Amis

La Maison des Rencontres



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Martin Amis

La Maison des Rencontres

*Traduit de l'anglais
par Bernard Hæpffner
avec la collaboration
de Catherine Goffaux*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :
HOUSE OF MEETINGS

© *Martin Amis, 2006.*
All rights reserved.
© *Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Surnommé «l'enfant terrible des lettres anglaises», Martin Amis est le fils de Kingsley Amis. Il vit actuellement à Londres, où il est un acteur de la vie sociale et mondaine. En quelques livres, il a profondément marqué la littérature anglaise depuis vingt ans, et s'est imposé comme un moraliste incisif et terriblement perspicace.

Une fois encore, à ma mère

Chère Vénus,

Si ce qu'on dit est vrai, si mon pays est mourant, je crois alors que je pourrai expliquer pourquoi. Tu comprends, ma petite, la conscience est un organe vital, et pas une adjonction comme les amygdales ou les végétations.

Entre-temps, toutes mes félicitations. Tu vas maintenant rejoindre un groupe important de jeunes gens — ceux qui sont condamnés à vendre les mémoires purulents d'un parent âgé. Mais tu n'auras pas besoin d'aller bien loin : les éditions Gagarin, dans Jones Street. Demande à voir Mr Nosrin. Ne t'inquiète pas : je ne vais pas faire comme ce pervers confus, qui a envoyé des rouleaux entiers de son œuvre à Photo Quick. Nosrin est au courant (et tout a été payé). En plus, c'est un de mes compatriotes, autrement dit, il comprendra. J'aimerais bien un tirage, s'il te plaît, d'un seul exemplaire. Il est pour toi.

Tu m'as toujours demandé pourquoi je ne parvenais jamais à « m'ouvrir », pourquoi j'ai toujours eu

tant de mal à « me soulager » et à « décompresser », tout ce genre de choses. C'est que, avec un passé comme le mien, on vit en grande partie pour les interludes où l'on n'y pense pas — et le temps que l'on prend pour en parler n'est évidemment pas de ceux-là. Il y avait une inhibition plus obscure : la crainte franchement névrotique que tu ne me croies pas. Je t'ai vue te détourner, je t'ai vue détourner ton visage et secouer lentement la tête après l'avoir baissée. Et cela, j'ignore pourquoi, était une idée insupportable. J'ai dit que ma crainte était névrotique, mais je sais qu'elle est largement partagée par des hommes ayant une histoire semblable. Névrose partagée, angoisse partagée. Émotion de masse, il nous faudra revenir sur le sujet de l'émotion de masse.

Quand j'ai pour la première fois assemblé les faits devant moi, des mots noirs sur une page blanche, je me suis retrouvé en train de regarder fixement un petit tas informe de dégradation et d'horreur. Alors j'ai tenté de donner un peu de structure à la chose. Dans la mesure où je parvenais à discerner une vague apparence de forme et de rythme, je me sentais moins isolé, je sentais des forces impersonnelles me venir en aide (et j'en avais bien besoin). Cette suggestion d'unité était peut-être trompeuse. La patrie est éternellement prodigue en anti-illuminations, en épiphanies négatives — mais pas en unité. Il n'y a pas d'unités dans mon pays.

Pendant les années trente du siècle dernier, un mineur du nom d'Alexeï Stakhanov aurait, dit-on, extrait plus de cent tonnes de charbon — la norme était fixée à sept tonnes — en une journée de travail. D'où

le culte des stakhanovistes, ou ouvriers « de choc » : combleurs de cañons et aplanisseurs de montagnes, bulldozers et excavateurs humains. Les stakhanovistes, très souvent, étaient à l'évidence des escrocs; très souvent, aussi, ils ont été pendus par leurs camarades, qui détestaient voir les normes enfler... Il y a eu également des écrivains « de choc ». On allait les chercher dans les usines, par milliers, et on leur apprenait à rédiger de la propagande ressemblant à de la fiction. Mon objectif est autre, mais c'est ainsi que tu devrais penser à moi : comme à un écrivain « de choc » qui dit la vérité.

La vérité te sera douloureuse. J'ai une fois de plus été frappé (une lacération discrète, comme quand on se coupe avec du papier) par le fait que la plus honteuse de mes actions a été commise, non pas dans un passé lointain, mais peu de temps avant ta naissance, quelques mois avant que l'on me présente à ta mère. Mon fantôme s'attend à une censure. Mais qu'elle soit personnelle, Vénus; que ce soit la tienne, et pas la censure de ton groupe et de ton idéologie. Oui, tu m'as bien entendu : ton idéologie. Oh, c'est une idéologie modérée, je l'admets (elle n'a qu'une seule idée, la modération). Personne ne va se faire sauter pour elle.

Que tu assimiles ce que j'ai fait — de toute façon cela exigera de toi beaucoup de courage et de générosité. Mais je pense que même une personne qui réclamerait un châtement sévère (ce que tu ne feras pas) devrait se sentir raisonnablement contente de la manière dont les choses se sont passées. On pourrait m'objecter, et je ne le contredirai pas, que je ne méri-

tais pas ta mère; et je ne méritais pas de t'avoir à la maison pendant presque vingt ans. Je ne crains pas sérieusement non plus que tu ailles m'excommunier de ta mémoire. Je ne crois pas que tu feras cela. Parce que tu es noire, tu comprends. Tu sais ce que ça signifie d'être un esclave.

Vénus, je suis désolé que tu m'en veuilles encore de ne pas t'avoir laissée me conduire à O'Hare. «C'est comme ça qu'on fait, as-tu dit : Je te conduis à l'aéroport, je te ramène de l'aéroport.» Est-ce que tu sais que c'est très rare? Personne ne fait plus ça, même pas les jeunes mariés. Bon, c'est vrai : j'ai été égoïste de ne pas te laisser faire. J'ai dit que c'était parce que je ne voulais pas te dire au revoir en public. Mais je crois que c'était l'asymétrie qui me dérangeait. Toi et moi, on se conduit à l'aéroport, on va se chercher. Et je ne voulais pas être conduit parce que je savais que je ne serais pas ramené.

Tu es aussi bien préparée à la vie que peut l'être n'importe quelle autre jeune Occidentale, tu as eu droit à une bonne alimentation, une excellente assurance-maladie, deux diplômes, séjours linguistiques, orthodontie, psychothérapie, biens immobiliers, et capital; et ta peau a une couleur magnifique. Regarde-toi — regarde ces reflets.

PREMIÈRE PARTIE

*Le Ienisseï,
1^{er} septembre 2004*

Mon petit frère arriva au camp en 1948 (j'y étais déjà), au plus fort de la guerre entre les brutes et les chiennes...

Voilà qui ne serait pas une mauvaise phrase pour entamer le récit proprement dit, et je suis impatient de l'écrire. Mais pas encore. «Pas encore, pas encore, mon trésor!» C'était ce que disait le poète Auden à ses poèmes lyriques, à ces interminables épîtres, qui paraissaient revendiquer une naissance prématurée. Il est trop tôt encore pour la guerre entre les brutes et les chiennes. La guerre sera présente dans ces pages, inévitablement : j'ai participé à quinze batailles et, pendant la septième, j'ai failli être châtré par un projectile secondaire (un projectile en fer de trois livres) qui s'est logé dans la face interne de ma cuisse. Quand on subit une blessure pareille, pendant la première heure, on ne sait pas si on est un homme ou une femme (ni si on est jeune ou vieux, ni qui était votre père ni quel était son nom). De toute façon, quelques centimètres plus haut, comme

on dit, et il n'y aurait pas eu d'histoire à raconter — parce que c'est une histoire d'amour. Bon, d'accord, d'amour russe. Mais d'amour quand même.

L'histoire d'amour est de forme triangulaire, et le triangle n'est pas équilatéral. J'aimerais parfois me dire que le triangle est isocèle : en tout cas, il se termine en une pointe très aiguë. Soyons honnête, toutefois, et admettons que le triangle demeure brutalement scalène. J'espère, ma chère, que tu as un dictionnaire près de toi ? Tu n'as jamais eu besoin d'être vraiment encouragée pour adopter une attitude respectueuse envers les dictionnaires. Scalène, du grec, *skalenos* : inégal.

C'est une histoire d'amour. Et naturellement je dois commencer par la Maison des Rencontres.

Je suis assis dans la salle à manger en forme de poupe d'un vapeur pour touristes, le *Gueorgui Joukov*, sur le fleuve Ienisseï, qui coule depuis les contreforts de la Mongolie jusqu'à l'océan Arctique, clivant ainsi la plaine eurasiennne du Nord — une distance de deux mille cinq cents verstes. Étant donné les distances russes et la rudesse habituelle de la vie russe, on s'attendrait à ce qu'une verste soit l'équivalent de — je ne sais pas — soixante kilomètres. En fait, c'est à peine plus d'un kilomètre. Mais c'est quand même un assez long trajet. La brochure décrit le trajet comme « un voyage vers une destination inoubliable » — une expression qui a une résonance un peu fâcheuse. N'oublie pas, s'il te plaît, que je suis né en 1919.

Contrairement à presque tout par ici, le *Gueorgui Joukov* ne ressemble à rien de connu : il n'est ni futuristiquement ploutocratique ni futuristiquement austère. Il est l'image d'un *Komfortismus* troisième âge, plus ou moins tsariste. Sous la ligne de flottaison, là où les employés et les membres de l'équipage s'amuse et dorment paisiblement, le navire est évidemment une ruine fétide — mais regarde-moi cette salle à manger, avec ses rideaux miel doré, son velours rouge de maison close. Et notre charge est légère. J'ai une cabine à quatre couchettes pour moi tout seul. La croisière du goulag, c'est ce que m'a dit le commissaire, n'a jamais vraiment eu de succès... Moscou est impressionnante — sévèrement fantastique dans tout ce lucre. Et Pétersbourg également, sans aucun doute, après son anniversaire à un milliard de dollars : un tricentenaire pour la ville « arrachée à la mer » par des esclaves. C'est partout ailleurs que l'on est désormais sous la ligne de flottaison.

Ma vision périphérique est ceinte de serveurs à l'affût, prêts à bondir. Il y a deux raisons à cela. D'abord, nous avons atteint le pénultième jour de notre croisière, et il est maintenant admis sans ambiguïté, à bord du *Gueorgui Joukov*, que je suis un vieillard mal embouché d'humeur massacrate — énorme et hirsute, mes cheveux n'ont pas le blanc duveteux du gâteau docile mais un gris acerbe et ébouriffé. Ils savent également, maintenant, que la largesse de mes pourboires est proprement psychotique. J'ignore pourquoi. J'ai

toujours été, je crois bien, un vingt-pour-cent plutôt qu'un dix-pour-cent, et cela n'a cessé de grimper depuis lors; mais c'est ridicule. J'ai toujours eu une grosse quantité d'argent liquide, même en URSS. Mais maintenant je suis riche. Ajoutons pour mémoire (et ce *sont* mes mémoires) un seul brevet, mais ayant de très larges applications : un mécanisme qui améliore de façon significative l'«élasticité» des extrémités prothétiques... Ainsi, les serveurs savent que s'ils survivent à mon délire cloacal, une certaine gratification les attend à la fin de chaque repas. Calé devant moi, un recueil de poèmes. Ni Mikhaïl Lermontov, ni Marina Tsvétaïéva. Samuel Coleridge. Le marquage que j'utilise est une épaisse enveloppe contenant une longue lettre. Elle est en ma possession depuis vingt-deux ans. Un vieux Russe, rentrant à la maison, se doit d'avoir sur lui un souvenir important — son *deus ex machina*. Je n'ai pas encore lu la lettre, mais je le ferai. Je le ferai, même si c'est la dernière chose que je fais.

Oui, oui, je sais — les vieillards ne devraient pas jurer. Toi et ta mère aviez tout à fait raison de me faire les gros yeux. C'est effectivement un spectacle pitoyable et dénué de charme, toutes ces grossièretés sortant d'une vieille bouche, les dents fausses ou manquantes, les lèvres à moitié avalées. Et pitoyable parce que c'est une protestation évidente face à une puissance disparue : dire *enculé* est la seule chose grossière que nous sommes capables d'ériger en habitude. Mais j'aimerais souligner les propriétés thérapeutiques des grossièretés.

Tous ceux qui ont réellement ressenti le chagrin connaissent le soulagement qu'elles finissent par procurer : baisser la tête et, heure après heure, sangloter et jurer... Bon Dieu, regarde ces mains. Aussi grandes que des pelles, avec leurs crevasses et leurs rides, leur envergure, leur vert-de-gris. J'ai fait mal à tant d'hommes et de femmes avec ces mains.

Le 29 août, nous avons traversé le cercle polaire, et il y a eu des festivités très élaborées à bord du *Gueorgui Joukov*. Un accordéon, un violon, une guitare incrustée de bijoux, des filles en blouse paysanne, un ivrogne en culotte de cheval qui a fait semblant de se lancer dans une danse cosaque et qui n'arrêtait pas de tomber de son tabouret. Or à mon âge, un âge, disons, mûr (ce qui vaut toujours mieux que de dire que je suis mûr pour la tombe), il n'y a vraiment plus de *place* pour une gueule de bois. Oh là là... Oh là là, oh là là. Je ne me croyais plus capable de me polluer aussi complètement. Pire, j'ai succombé. Tu sais très bien ce que je veux dire. Je me suis joint à tous les toasts (une poubelle miniature avait été apportée pour que nous puissions y briser nos verres), et j'ai chanté toutes les chansons; j'ai pleuré pour la Russie, et j'ai essuyé mes larmes sur son drapeau. J'ai énormément parlé des camps — de Norlag, de Predposylov. À l'aube, j'ai tenté d'empêcher des gens de quitter le bar, par la force. Plus tard, j'ai occasionné pas mal de dégâts dans ma cabine et on a dû me faire déménager le lende-

main, au milieu d'une tempête de jurons et de billets de vingt dollars.

Gueorgui Joukov, général Joukov, maréchal Joukov : j'ai servi dans une de ses armées (il commandait tout un front) en 1944 et 1945. Il a également contribué à me sauver la vie — huit ans plus tard, pendant l'été 1953. Gueorgui Joukov est l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.

Notre navire grogne, comme s'il se chargeait de fardeaux et de soucis supplémentaires. J'aime ce bruit. Mais quand les portes des cuisines s'ouvrent dans un cri, j'entends la musique du *ghetto-blaster* (une mesure à quatre-quatre, et un gamin de dix-sept ans hurlant son moi torturé), et elle pénètre dans mes oreilles sous forme de douleur. Naturellement, un seul battement de paupières et les serveurs prennent la coquerie d'assaut. Quand on est vieux, le bruit vous arrive sous forme de douleur. Lorsque je monterai sur le pont ce soir, car c'est ce que je ferai, je m'attends à ce que la neige mouillée m'arrive sous forme de douleur. Ce n'était pas comme ça quand j'étais jeune. Le réveil : ça, ça faisait mal, et ça a continué à faire mal, de plus en plus. Mais le froid ne faisait pas mal. À propos, essaye donc de pleurer ou de jurer au-delà du cercle polaire, en hiver. Toutes tes larmes gèleront, et même tes obscénités se transformeront en glaçons et tinteront à tes pieds. Ça nous affaiblissait, ça nous démolissait profondément, mais ça ne nous arrivait pas sous forme de douleur. Ça

DU MÊME AUTEUR

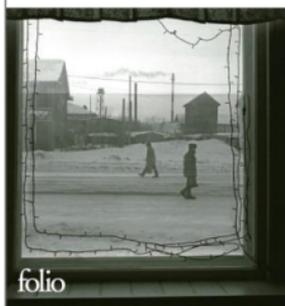
Aux Éditions Gallimard

- L'INFORMATION, 1996 (Folio n° 3129).
TRAIN DE NUIT, 1999 (Folio n° 3508).
EAU LOURDE ET AUTRES NOUVELLES, 2000.
POUPÉES CREVÉES, 2001 (Folio n° 3797).
RÉUSSIR, 2001 (Folio n° 3796).
L'ÉTAT DE L'ANGLETERRE *précédé de* NOUVELLE CARRIÈRE, nouvelles extraites de *Eau lourde*, 2003 (Folio 2 € n° 3865).
EXPÉRIENCE, 2003 (Folio n° 4162).
NOUVELLES ANGLAISES CONTEMPORAINES/CONTEMPORARY ENGLISH STORIES, *avec Ian McEwan et Graham Swift*, 2006 (Folio Bilingue n° 135).
CHIEN JAUNE, 2007 (Folio n° 4768).
GUERRE AU CLICHÉ. Essais et critiques (1971-2000), 2007.
LA MAISON DES RENCONTRES. 2008 (Folio n° 4979).

Chez d'autres éditeurs

- LE DOSSIER RACHEL, *Albin Michel*, 1977, *Le Serpent à Plumes*, 1994.
MONEY, MONEY, *Mazarine*, 1987 (Folio n° 3723).
D'AUTRES GENS, *Éditions Christian Bourgois*, 1989.
LES MONSTRES D'EINSTEIN, *Éditions Christian Bourgois*, 1990.
LONDON FIELDS, *Éditions Christian Bourgois*, 1992 (Folio n° 4933).
LA FLÈCHE DU TEMPS, *Éditions Christian Bourgois*, 1993.
DON JUAN À HULL, *Belles Lettres*, 1995.
VISITING MRS NABOKOV, *Éditions Christian Bourgois*, 1997.
KOB LA TERREUR, *Éditions de l'Œuvre*, 2009.

Martin Amis
La Maison
des Rencontres



La Maison des Rencontres Martin Amis

Cette édition électronique du livre
La Maison des Rencontres de Martin Amis
a été réalisée le 08 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070341672 - Numéro d'édition : 175562).

Code Sodis : N43561 - ISBN : 9782072408953
Numéro d'édition : 229471.